

CARNET DE CAMPAGNE DU SOLDAT JULIEN THOMAS



12,5 x 7,5 cm



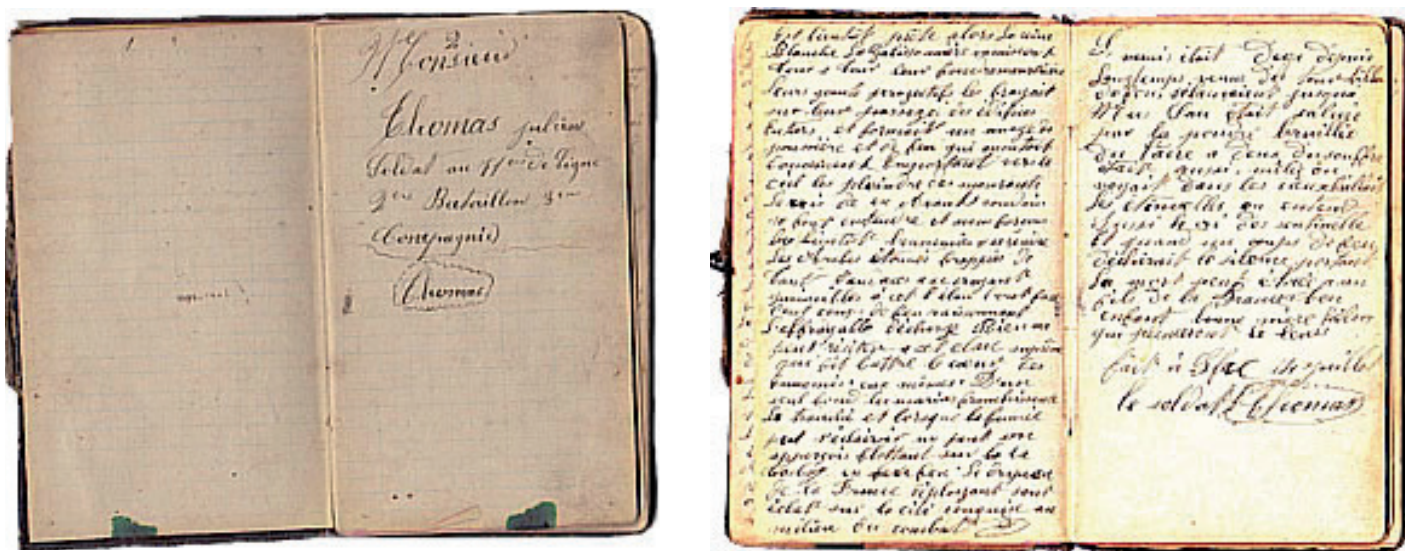
képi du 71^e régiment d'infanterie de ligne

Le petit carnet noir de Julien Thomas.....

le grand-père de Jean Thomas¹ est tout défraîchi; il a gardé la forme incurvée que prennent les objets souples lorsqu'on les garde longtemps sur la poitrine, près du cœur.

Vingt-trois pages d'un témoignage qui nous rapportent la campagne militaire de Julien Thomas en Tunisie, en juillet 1881.

D'une écriture toujours régulière, jamais raturée, ni relue, il écrit ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il ressent. Pas de temps à perdre, les mots se condensent, se déforment; il faut saisir les événements qui se déroulent, scandés par les heures précises jusqu'au quart et à la demi-heure. Comme refuge, la nourriture, réconfort du soldat. Tout au long du récit s'échappent, de façon discrète, les émotions, les sentiments personnels et la dure réalité de la guerre que l'auteur est entrain de vivre.



Page 2 et 3



Julien Thomas est né au village de Tréblanc en Carrefour en 1858, fils du tisserand Julien Thomas et de Jeanne Fleury.

A sa majorité, la troisième République l'appelle au service militaire². Il est affecté au 71^e régiment d'infanterie de ligne caserné à Saint-Brieuc. Son bataillon participera à la guerre coloniale en Tunisie (1881-1883). Libéré de ses obligations militaires, il se marie en 1885 avec Adélaïde Lelièvre, tailleuse. Ils auront douze enfants. Il exerce alors le même métier que son père. Il décède à Galny en 1939.

Un peu d'histoire

En juillet 1881 Jules Ferry est Président du Conseil (23 septembre 1880 au 10 novembre 1881) et décide de relancer l'expansion coloniale. En mai, par le traité du Bardo, il impose au dey de Tunis le protectorat de la France. Déjà les troupes françaises occupent depuis le mois d'avril le territoire. Les responsables du centre et du sud de la Tunisie

1-Jean Thomas cultivateur au Châtelier à La Gacilly, ancien conseiller municipal d'Yves Rocher.

2 -Suivant la loi Thiers du 27-07-1872, le service militaire est une nécessité sociale et la loi en fait une obligation militaire. Si le tirage au sort attribue un « mauvais numéro » 5 ans de service dans l'armée active et seulement un an pour un bon numéro.

Le 2 juillet 1881, Ali Ben Khalifa chef de la tribu des Neffet en prend le commandement et s'établit à Sfax.

Après l'échec d'une première tentative d'intervention militaire début juillet à Sfax, une deuxième est entreprise les 14, 15, 16 juillet avec une armée de 1600 hommes et une escadre extrêmement puissante comprenant six cuirassés : le Colbert, le Trident, le Marengo, le Friedland, la Surveillante, la Revanche, deux croiseurs : Desaix et l'Hirondelle, trois corvettes : la Reine-Blanche, l'Alma et la Galissonnière, cinq canonnières : la Pique, le Chacal, le Léopard, l'Hyène et le Gladiateur, quatre vaisseaux : Lafon, Maréchal, Tabareau, Motte, deux transports de troupes : la Sarthe et l'Intrépide, le navire sur lequel se trouve Julien Thomas et une batterie de montagne du 13^e artillerie.

C'est dans ce contexte que Julien Thomas, soldat au 71^e de ligne, 2^e bataillon, 3^e compagnie participe à la campagne de Tunisie.

Campagne de Tunisie de Julien Thomas

Voici la transcription des 23 pages manuscrites et écrites au jour le jour.

Départ de Lyon pour l'Algérie. Station d'arrêt près de Perrache, Lyon, Valence, Arles, Avignon, Tarascon, Aix, Marseille, Toulon. Algérie, Bizerte, La Goulette, Tunis, Sousse, Monastir, Méhdia, Sfax, Galbés, Iboumis Souk, Ibuzenne, Bénit, Maguel, Borj Kastel, Borj Kantara.

Départ du bataillon

Le 7 juillet 1881 à 3 h ½ du soir, l'ordre de partir pour l'Algérie est transmis au commandant qui s'empresse de le faire communiquer aux officiers. Le départ du fort de Villeurbanne est fixé à 5 h ½. La plupart des hommes s'en vont sans avoir mangé et sans aucune nourriture dans leur sac. On prend le train à la gare de Vaise à 8 h ¼. Je suis très étonné avec quel entrain et quel empressement s'exécute l'ordre donné, car en 1 h ¼, tout le monde est prêt à partir. On passe par Lyon Perrache, viennent quelques villes, la nuit m'empêche de voir le nom des gares. Je suis bien attristé de voir tous mes collègues dans des wagons à bestiaux au nombre de 32 et comme éclairage une petite lanterne à l'huile projette ses reflets sur toutes les figures blêmes et fatiguées. À 6 h à Arles, nous arrivons à Marseille à 9 h du matin le 8. Nous partons pour Toulon à 9 h ½, où nous arrivons à midi. Pendant tout le trajet j'ai remarqué des oliviers, figuiers et mûriers qui bordent dans le midi. De la gare de Toulon, après avoir fait l'appel, le bataillon se met en marche pour le port sur lequel on arrive à 1 h ½.

Nous arrivons devant l'Intrépide, grand transport à 5 étages sur lequel nous embarquons à 2 h, suivis des bataillons désignés ci-après 33^e, 136^e, 137^e. Nous souffrons beaucoup de la faim car comme je l'ai relaté plus haut nous n'avons pas de vivre dans nos sacs. Enfin à 7 h ½ la soupe sonne, quelle soupe nous mangeons! on dirait de l'eau de vaisselle. On mange à 10 h dans un baquet en bois. Ensuite, chacun à un quart de vin. Le navire part à 5 h ½ du soir et prend le large en

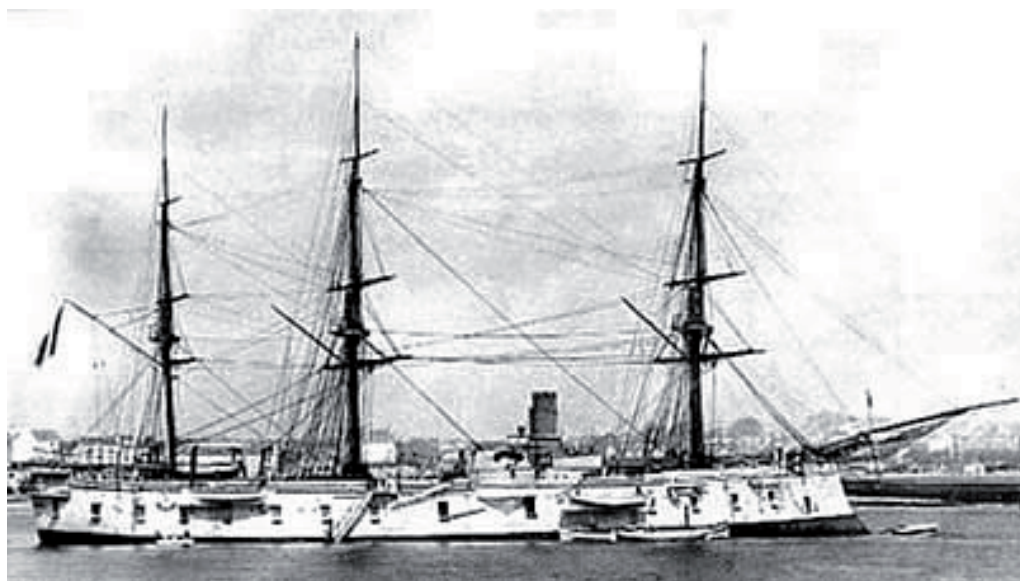


L'intrépide

s'éloignant des côtes de la mère patrie que tout le monde espère revoir. Nous couchons sur le pont et dans les entreponts, tout habillés. Sur la planche j'ai le frais. Sur le pont, j'ai remarqué que les eaux de la Méditerranée sont couleur bleu de Prusse. À 8 h ½ je me couche. Extrême fatigue.

9 ET 10 JUILLET (pas de détail.) 10 juillet à 1 h ½.

C'est par erreur que je relate dans ma lettre que la terre que l'on commence à apercevoir c'est la Goulette ; ce sont les côtes d'Afrique. Mais à défaut de carte je ne puis préciser, les pointes de ces côtes ne sont que des montagnes. On aperçoit quelques maisons dont les rayons du soleil font ressortir la blancheur. Des matelots me font voir la pointe Saint-Louis, où se trouve le tombeau de saint Louis, roi de France. Après la soupe du soir, je remonte sur le pont, je trouve l'eau changée, elle passe du bleu de Prusse au vert pâle. Jusqu'à ce moment nous n'avons aperçu que 8 bateaux et 2 phares depuis que nous avons quitté la Sardaigne. L'un des deux phares dans une île et l'autre sur les côtes.



La Galissonnière

À 8 h ½ on aperçoit dans le lointain un feu tournant apparaissant toutes les 10 s. On donne l'ordre de préparer les ancres pour mouiller à cet endroit. On fait descendre toute la troupe qui se trouve sur le pont, dans les batteries.

On aperçoit également la Goulette qui nous cache Tunis où l'on peut arriver après 2 h de chemin de fer d'après les renseignements fournis par

un matelot. À 10 h ½ on aperçoit les feux du vaisseau amiral la Galissonnière, ainsi que ceux de la Driade qui sert d'hôpital. À 11 h on donne l'ordre de mouiller. Après cet ordre les soldats peuvent remonter sur le pont. Notre entrée dans le port de la Goulette est saluée par le vaisseau amiral d'un coup de canon. À 11 h une chaloupe à vapeur est arrivée de terre pour prendre le courrier qui emporte ma lettre du 11 juillet. À 6 h je me réveille on aperçoit dans le port de la Goulette une vingtaine de cuirassés. Deux chaloupes montées par des Tunisiens abordent notre bateau et apportent des vivres et des munitions. Je remarque que ces types sont très bronzés. On dirait qu'ils appartiennent à la race mongolienne. À 11 h on embarque six pièces de montagne. Toute la matinée des signaux ont été échangés entre l'Intrépide et la Galissonnière et chaque fois que le drapeau est barré, on échange deux coups de fusil.

La force de la machine de l'Intrépide est de 900 chevaux et a comme chaudière, un générateur. Il se trouve à bord une manutention pour faire le pain. Les artilleurs qui embarquent ce matin, font partie du 13^e régiment qui était à Vincennes. Ils sont partis depuis trois mois. Je descends voir les fers où sont huit matelots; ils ont les pieds pris dans une barre de fer, ils ne peuvent pas remuer du tout mais ils se reposent. Car ils sont extrêmes, ils sont contents d'être ainsi car de cette manière ils ne travaillent pas.

La musique de l'Infanterie de Marine, à bord de la Galissonnière, a joué la Marseillaise nous partons pour Sfax.

12 juillet 5 h du matin sur la mer un peu agitée. Beaucoup de soldats sont malades. Aperçus dans la journée quatre bateaux dont un brick, une goélette et 2 vapeurs.

13 juillet à 4 h on sonde, on a 27 mètres sur un banc de corail. J'aperçois beaucoup de « marciettes³ » et de

poissons volants. J'apprends que le bateau à 8 mètres de tirant d'eau et ne peut faire que 10 nœuds à l'heure. Nous arrivons devant Sfax. Depuis quatre heures les cuirassés bombardent la ville. Sfax paraît assez grande. On voit de chaque côté deux forteresses. On entend dans la rade où se trouvent les 3 cuirassés qui sont la Galissonnière, l'Alma et la Reine Blanche, en outre un cuirassé anglais le Monarch⁴. Nous passons près de lui, il joue l'hymne national anglais pour saluer notre passage. Également deux vapeurs de la Turquie à [Brie] faites prisonnières et ayant à bord de la poudre qu'ils apportaient à Sfax. De nombreuses chaloupes confisquées par le susdit vaisseau. 5 h le bombardement est suspendu pour 24 h on attend l'escadre de la Manche. A 7 h je remonte sur le pont. Tout est calme on aperçoit encore au loin dans Sfax les débris fumant. Je remarque qu'une mosquée apparaît avec son dôme.



L'Alma



HMS Monarch

³-Peut-être veut-il dire des marsouins ?

⁴-Le H.M.S. « Monarch », est une frégate anglaise présente lors de la prise de la ville.

14 juillet Fête Nationale



Sfax vue du large

A 6 h café. Grands préparatifs pour nettoyer le pont pour la fête ainsi que pour pavoiser le vaisseau. 7 h on aperçoit le navire de la Manche qui vient annoncer l'arrivée de l'escadre que l'on distingue à l'horizon et qui se compose de 6 vaisseaux dont 2 frégates et 4 cuirassés. 8 h la Galissonnière tire une salve de 24 coups de canon et au premier coup, tous les vaisseaux qui se trouvent sur la rade posent tous leurs pavillons ainsi que ceux qui servent à pavoiser. Les clairons sonnent au champ et en ce moment je ressens quelque chose de patriotique. Les matelots se mettent en grande tenue et sont au repos en l'honneur de la fête. 10 h l'escadre approche toujours. Le vaisseau amiral donne l'ordre de virer de bord, manœuvre qui est très bien faite par ces vaisseaux. Peu de temps après ils mouillent à environ 500 mètres de nous. Un bateau se détache de chaque vaisseau pour se rendre auprès du vaisseau amiral.

Le colonel Jamais du 28^e de ligne arrive à bord de l'Intrépide. Il est venu avec l'escadre partie de Cherbourg. 11 h soupe au bœuf conserve, 2 quarts de vin, moitié pain et biscuits. Midi nouvelle salve de 21 coups de canon. A 6 h le soleil disparaît complètement de l'horizon à ce moment 21 coups de canon sont à nouveau tirés. Les clairons sonnent au champ. A cet instant tous les pavillons qui ont servi à pavoiser sont abaissés et tous les vaisseaux reprennent leur allure sinistre. 7 h ½ je descends du pont pour aller me coucher. Ainsi se termine la fête nationale qui n'a rien de gai du reste. Je vous le laisse supposer !

15 juillet. Minuit, un mulet crevé est jeté à la mer. 5 h 15 le bombardement, suspendu depuis le 13 au soir recommence. On voit parfaitement où les obus tombent. 8 h du soir la lumière électrique du Marengo projette ses rayons sur la ville de Sfax qu'il bombarde toute la nuit.



La Reine Blanche

16 juillet. Journée du baptême du feu. 3 h ½ du matin réveil : café au biscuit et rhum. 4 h ½ embarquement de tous les bataillons sur des petites chaloupes remorquées par des petits vapeurs. Les cuirassés bombardent, plus fort que la veille, la ville. Nous débarquons à Sfax sous la mitraille et la fusillade. Aussitôt débarqués, on voit de malheureux matelots blessés que l'on porte sur des brancards à bord de leurs vaisseaux respectifs pour leur prodiguer les soins nécessaires que réclame leur état. Car ils sont arrivés les premiers à terre. J'avoue que je n'en menais pas large quand d'un côté passent des blessés et que

de l'autre on aperçoit des Kroumirs⁵ morts au pied de leurs pièces de canon. Il pouvait

⁵-Les tribus Kroumirs, population de la frontière algéro-tunisienne, sont insoumises à la régence de Tunis. Dès mars 1881 Jules Ferry fait intervenir les troupes françaises en Tunisie, sous prétexte que des Kroumirs franchissaient la frontière algérienne. Face à l'invasion, en avril 1881, le Bey de Tunis accepte de signer le traité du Bardo qui établit le

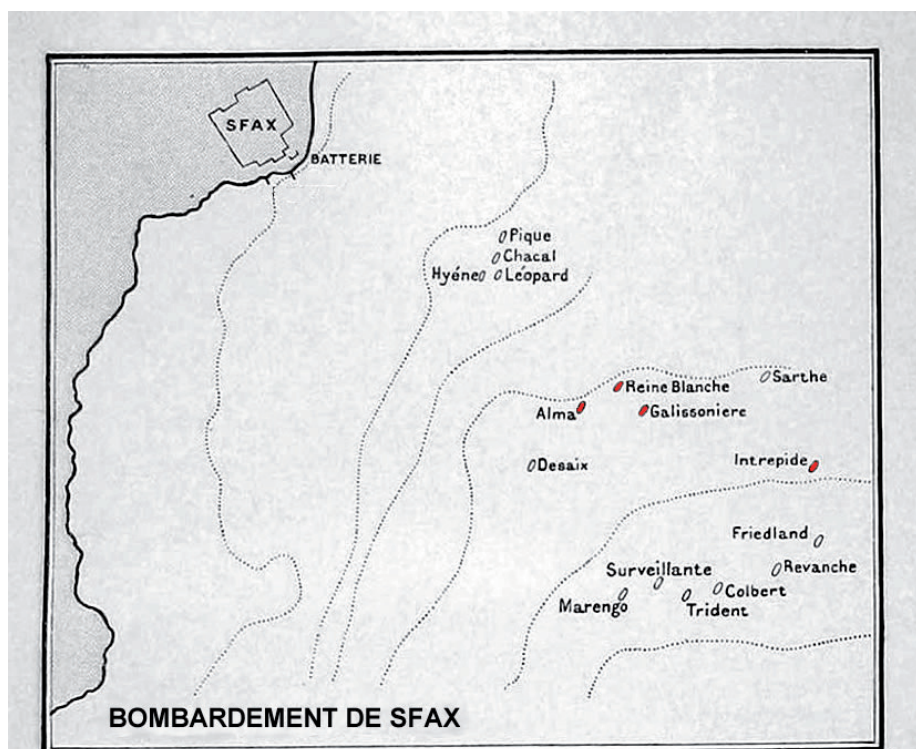
être 8 h quand nous sommes entrés. Aussitôt on se mit à fouiller la ville à la suite des matelots et du 32e qui était toujours en avant à faire leur devoir. Nous marchions de chaque côté des rues, en observant de bien regarder à toutes les fenêtres et au coin des rues. Vers 9 h ½ un Kroumir paraissant avoir 25 ans se poste devant ma compagnie. Aussitôt qu'il a été aperçu on fait feu sur lui de coups de fusils. Il tombe aussitôt. Nous poursuivons notre chemin rencontrant des matelots tués, des soldats de la Ligue. Après avoir parcouru la ville on revient sur la grève pour manger des sardines avec du biscuit. Aussitôt déjeuner on entre une seconde fois dans la ville pour enfoncer les portes, en un mot pour piller toutes les maisons. Les uns trouvent de l'argent, les autres des foulards, d'autres des costumes entiers, enfin tout se trouve à saccager. Pendant le déjeuner Mr Juffet découvre onze Kroumirs cachés. Connaissant l'arabe, il leur donne l'ordre de se rendre et de jeter leurs armes. Ils ne font aucune résistance. Une fois prisonniers, on les fusille sans aucune observation. Dans cette journée du 16, à jamais mémorable pour moi, tous les prisonniers ont été fusillés. On peut évaluer leur nombre à 60. Maintenant, les Kroumirs tués au combat sont environ de 350 que les français sont obligés d'enfourer les morts. De notre côté, il y a 11 morts dont 9 matelots et 2 fantassins du 92e. Une compagnie de ce dernier a été presque entièrement mise hors de combat comme blessés, parmi lesquels se trouvent l'adjudant, le sous-lieutenant. Le soir, extrême fatigue, j'essaie de m'endormir.



Guerrier Kroumir

Mais inutile car toute la nuit on entend des coups de fusils de tous les côtés.

Le 17, le matin à 8 h enterrement des victimes d'hier, dont un cercueil en sapin et les 4 autres sont cousus dans des toiles, tous les officiers de la marine jusqu'au vice-amiral ainsi que tous les officiers de l'infanterie suivent le convoi, de chaque côté est formée une haie d'honneur de fantassins. En tête marchent deux aumôniers et deux trappistes qui accompagnent ces malheureux à leur dernière demeure au cimetière chrétien. A 9 h tout était terminé, on continue toujours le pillage. Un malheureux soldat du 93e est tué par des Kroumirs cachés dans une maison, mais ces derniers meurent dans la susdite, car on l'a fait sauter au moyen d'une torpille.



Attaque de Sfax, position des navires
(gravure de M.X capitaine de vaisseau E.Morieu)
Sc.coll.G.Msihid

Continuation de l'enfoncement. Le soir à 9 h ½ alerte, tout le monde est sous les protectorat de la France sur la Tunisie.

Le nom Kroumir, devenu un nom générique, était attribué par les soldats à toutes les tribus combattantes quelle que fût la tribu. C'est un synonyme de vieil homme, d'arabe, de tunisien dit le dictionnaire du langage argotique, populaire et familial.

armes. Les prisonniers, faits dans cette journée, au nombre de 67 sont conduits sous bonne escorte à bord d'un vaisseau. Cette alerte est reconnue fausse. La ville reprend le calme mais de temps en temps des coups de feu se font entendre. Vers 11 h seconde alerte semblable à la première car au bout d'une demie heure l'ordre est donné de rentrer au cantonnement. Beaucoup de soldats sont indisposés par la chaleur et par les boissons qui sont alcoolisées. En un mot, si ce n'est le pain qui manque, le soldat n'est pas malheureux, car il mange poulet, pigeon, chèvre, mouton etc. On trouve des cigares dans toutes les rues. Une grande partie des soldats sont ivres et abusent du superflu. Comme dessert le café et le thé ne manquent pas. Enfin comme je le dis plus haut on n'est pas malheureux. Les mouches troublent beaucoup notre sommeil.

Le 18, continuation du pillage. Encore un soldat du 93e tué par un Kroumir qui n'est pas épargné. Je l'ai vu et j'ai même été voir l'emplacement où il a été enfoui au bord de la mer, où se trouvent déjà beaucoup de ses coreligionnaires. Les européens commencent à revenir, ils visitent leurs maisons pillées et à moitié détruites par les obus. Dans la soirée et la nuit du 18 au 19, il y a eu trois alertes mal fondées. Enterrement du soldat du 93e tué le 17. Pour la première fois je mange du pain depuis le 15. Le 77^e de Ligne vient en renfort.



L'escadre française tire sur les remparts de Sfax.
Gravure du journal «l'illustration» juillet 1881 (coll. Ch Attard).

Le 19 un ordre de la place défend expressément d'entrer dans les maisons sous peine de conseil de guerre. 8 h (enterrement) d'un aspirant de marine blessé dans la journée du 16, à bord le 18 tous les officiers de la marine y assistent et quelques officiers de l'infanterie, en outre Mr Juffet que l'on rencontre toujours au premier rang. 4 h le soldat du 93^e tué le 18 est enterré. La nuit a été très calme. J'apprends par les Italiens que les Kroumirs le premier jour de la révolte étaient 800. Dans la ville le 20^e et 93^e. À ce jour voici les régiments qui sont à Sfax : 71^e, 73^e, 77^e, 92^e, 93^e, 136^e, 137^e. A 9 h 32 les chefs Kroumirs viennent demander l'armistice, c'est à dire la paix, ils sont reconduits ensuite sous escorte à la ligne des sentinelles avancées ; mais nous ne connaissons pas le résultat. Aujourd'hui on recommence à manger de la viande fraîche.

La prise de Sfax

Trois jours se sont écoulés à compter de l'aurore qui voit Sfax, pleine d'orgueil, tomber au pouvoir de la France qui l'avait vaincue. Sur ses murs écroulés, sur les tours, sur les montagnes on croirait voir encore des démons sauvages combattant leurs féroces ennemis. Les arabes vaincus par nos braves amis, ils n'étaient pas nombreux les hardis fantassins du 92e et quelques marins qui devaient les premiers affronter la mitraille et décider aussi du sort de la bataille. Ils avançaient toujours, derrière eux le canon grondait terriblement et le sinistre son des monstres d'acier se mêlait sombrement à l'éclat des obus et leur sifflement à cent mètres du bord de chaque canot arrête le débarquement. La troupe est bientôt prête, alors la Reine Blanche, la Galissonnière vomissent tour à tour leur foudre meurtrière. Leurs géants projectiles broyaient sur leur passage des édifices entiers et formaient un nuage de poussière et de feu qui montait doucement, emportant vers le ciel les plaintes des mourants. Les cris de « En avant ! » soudain se font entendre et nous forçons bientôt l'ennemi à se rendre. Les arabes,

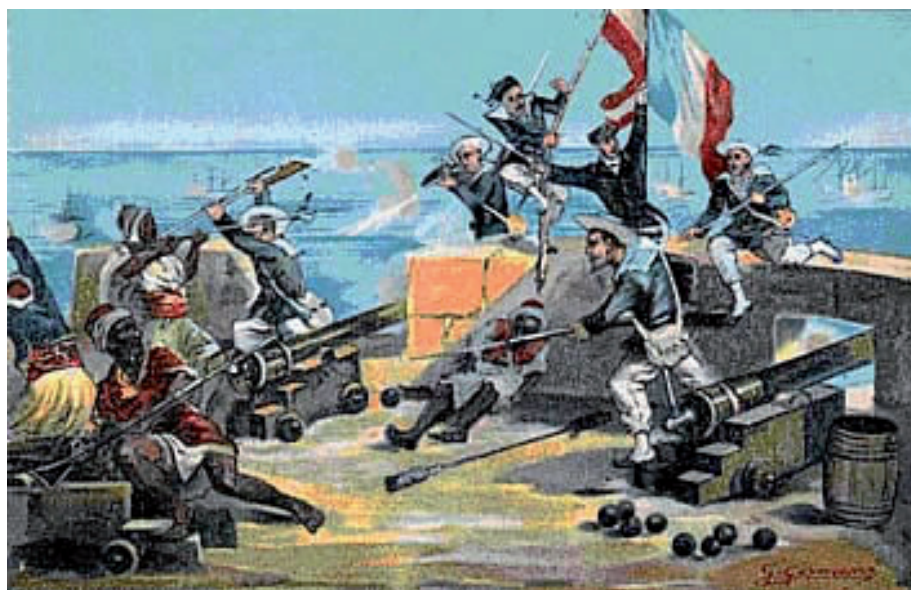
étonnés, frappés de tant d'audace se croyant invincibles à cet élan font cent coups de feu résonnant l'effroyable décharge. Rien ne peut résister à cet élan suprême qui fit battre le cœur des ennemis, eux-mêmes. D'un seul bond les marins franchissent la tranchée et lorsque la fumée peut s'éclaircir un peu, on aperçoit flottant sur le bastion en feu, le drapeau de la France déployant son éclat sur la cité conquise au milieu du combat.

La nuit était déjà depuis longtemps venue, des tourbillons de feu s'élançaient jusqu'aux nues. Sfax était saluée par la poudre brûlée, de l'âcre odeur du soufre était aussi mêlée. On voyait dans les cieux brillaient les étincelles. On entendait aussi le cri des sentinelles et quand un coup de feu déchirait le silence, portant sa mort peut être à un fils de la France; ton enfant, bonne mère, hélas! Qui pleurera le tien.

Fait à Sfax le 14 juillet
Le soldat Thomas

Autres témoignages sur l'extrême dureté des combats

Dès le début juillet, la ville de Sfax subit un bombardement systématique et dévastateur. Le 15 juillet, le tir de l'artillerie de marine et de siège s'intensifie encore. Dès les premières lueurs du 16, un orage d'acier et de feu s'abat sans discontinuer sur les maisons, les défenses de la ville, les minarets et autres bâtiments. Les obus de 187 kilos font merveille aux yeux des officiers français.



Voici le témoignage d'un habitant de Sfax cité par l'auteur-dessinateur français Gaston Vuillier.

« La mer se couvrit d'une nuée de grands vaisseaux de feu, grands comme des forteresses, tout noirs, vomissant la fumée, hérissés d'armures, semblables à des monstres. Le lendemain, une pluie de fer et de feu tomba sur la ville ; les murailles s'écroulaient, la terre et le ciel retentissaient de grondements terribles comme si la fin du monde arrivait... »

Sfax est en feu ; plusieurs quartiers ne sont plus que des amas de pierres. Pourtant, les défenseurs continuent à résister. 2800 soldats sont alors débarqués pour prendre la plage d'assaut.

De nombreux habitants de Sfax se défendent au corps à corps d'après plusieurs récits. L'armée française choisit alors de faire sauter les quartiers concernés.

Prise de Sfax le 16 juillet 1881 (témoignage français).

Compte-rendu de la prise d'une tranchée puis de la ville (par le camp des vainqueurs):
« Le débarquement s'opère sous une grêle de balles, que les insurgés tirent à vingt mètres. Les officiers de terre et de mer enlèvent alors leurs troupes, et une charge meurtrière commence dans une tranchée, profonde de deux mètres et protégée par de grosses balles d'alfa, où les Arabes se sont embusqués... La première compagnie du 92^e de ligne, capitaine Bouringuer, s'empare alors de la tranchée dans un combat corps à corps des plus brillants... Pendant que les fantassins accomplissent ce fait d'armes, les marins placés plus à droite sur la plage se ruent comme de véritables tigres sur la batterie rasante, qu'ils escaladent sans faiblir, toujours en perdant du monde et toujours en abattant les Arabes... Cinq cents marins ont tourné la redoute, et la batterie

rasante est prise. On fusille un lot d'insurgés qui cherchent à fuir, et les troupes sont maîtresses de la place dans toute sa longueur.»

« La guerre des rues commence alors : en effet, au premier moment d'effroi, beaucoup d'Arabes se sont réfugiés dans leurs caves et, de là, ils tirent à coups redoublés sur le 136^e, sur le 71^e, sur le 93^e. On fouille alors les maisons une à une ; on y fusille tout ce qu'on trouve les armes à la main, et une véritable chasse à l'Arabe commence dans Sfax déserte, pour se continuer trois jours encore. »

« A dix heures du soir tout était fini. Notre escadre avait tiré plus de deux mille coups de canon et l'ennemi avait perdu de six à huit cents hommes et il était découragé, surtout à cause de la mort de plusieurs de ses chefs... Les Européens étaient encore consignés à bord des vaisseaux de guerre où ils s'étaient réfugiés, car la prise de Sfax n'était pas terminée ; on continuait à faire sauter les maisons et à en déloger les insurgés. La ville, entre incendies et démolitions était en ruines littéralement et, de toutes parts, ce ne sont que trous énormes, brèches béantes, produites par les obus de quinze navires tirant sans désespérer. »

Quelques sites à consulter :

Les Français à Tunis de Pierre Giffard (1853-1922)

Éditions de Paris : V. Havard, 1881 «Voyages en Afrique»
<http://www.sfax1881-1956.com/sommaire/sommaire.htm>

La Tunisie sous protectorat français

http://www.linternaute.com/histoire/annee/evenement/1881/1/a/49345/la_tunisie_sous_protectorat_francais.shtml

Bombardement et prise de Sfax, 1881

<http://www.facebook.com/album.php?aid=18726&id=112366112163836>.

Rédacteur

Le carnet de campagne du soldat Julien Thomas.

Auteur : Julien Thomas.

Transcription et rédaction de l'article : Christian Le Quellec.

Version : mai 2013.

Dernière modification: mai 2016.

